

Daniel Maggetti

Une femme obscur



ZOE

UNE FEMME OBSCURE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

La Veuve à l'enfant, 2015
Julia Alpinula à la trace, MiniZoé, 2005

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Les Créatures du Bon Dieu, L'Aire, 2007
Pleins-Vents, Empreintes, 2000
Chambre 112, L'Aire, 1997
La Mort, les anges, la poussière, L'Aire, 1995

DANIEL MAGGETTI

UNE FEMME OBSCURE

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient de leur soutien
à la publication de ce livre: le Canton de Vaud
et le Service des bibliothèques et archives de la Ville de Lausanne.*

**le Service Bibliothèques
& Archives** ● ● ●
de la Ville
de Lausanne

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2019
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration: Cadalom © 1995 by Dona De Carli.
ISBN 978-2-88927-702-5
ISBN EPUB: 978-2-88927-703-2
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-704-9

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

*Suscitans a terra inopem,
et de stercore erigens pauperem*

Psaume 112

I

Il n'y avait pas de place pour les autres autour de Melanía, pour les autres femmes, s'entend, car les hommes, le pacte tacite qui la liait à eux pouvait prendre les formes les plus diverses et leur permettre, à elle comme à eux, de vivre côte à côte sans qu'il en résulte rien de pernicieux, bien au contraire, parfois. Mais avec les femmes, rien à faire, depuis qu'elle était petite fille elle se sentait soumise à une fatalité qui l'enveloppait à la manière des nuages sombres amassés à la Saint-Roch au-dessus des crêtes de Castéll, et les foudres qui sortaient de cette pelote couleur de nuit frappaient inexorablement les personnes de son sexe habitant sous le même toit qu'elle. Elle avait cinq ans et quelques mois quand sa mère, la Paola, avait passé en poussant des râles qui avaient épouvanté toute la maisonnée, elle venait d'avoir quarante-deux ans, la chaleur de juillet montait à l'assaut de la chambre où elle criait que *Gesü Madona Sant'Ana* elle ne voulait pas mourir. Jamais deux sans trois, avait soupiré Giovanni, le père,

après qu'il lui avait fermé les yeux ; en mars, deux jours avant l'anniversaire de Melanía, c'est un des garçons qui était parti de consommation, Domenico, treize ans, et en juin, trois semaines avant la mère, on avait enterré le *scuanin*, Federico, qui était venu alors qu'on ne l'attendait pas, en septembre de l'année précédente. Melanía n'avait oublié ni l'étroit berceau en sapin placé à côté du lit des parents, ni la pâleur devenue définitive de la mère dont la décrépitude précoce avait éclaté tout à coup comme une châtaigne bourrée d'eau, ni les pleurs entrecoupés de quintes de toux que le bébé leur avait réservés pendant sa courte vie, il avait duré hors du ventre à peine plus qu'il avait vécu dedans, mais quel calvaire, tout de même, on en venait à penser qu'il valait mieux que cela ait enfin cessé. Fripés et tombants comme ceux d'une chèvre, les seins de la mère ne semblaient avoir donné à Federico que du séré translucide, non du lait, si on se fiait au teint blafard et aux membres de lapin rachitique du nourrisson qui avait fini par être remisé dans une caisse en mauvais bois fabriquée à la hâte par le père lui-même, on ne pouvait pas dépenser de l'argent *pour ça*, ironie du sort, l'enfant était mort le jour où on fêtait le saint auquel la mère devait son prénom, n'est-il pas bizarre, le cycle du monde ?

Ce n'est pas parce qu'il est bizarre qu'il faut forcément regarder en arrière et aller une fois encore débusquer une de ces vieilles bonnes

femmes qui dorment dans les papiers de famille et que ce serait mieux pour tout le monde si elles y restaient bien au chaud pour toujours, raconter la vie de sa grand-mère, comme si on manquait de sujets d'urgence, mais non, on récidive, on frise même le procédé, Anna Maria par ci, Sciguleta par là, qui est-ce que ça intéresse, et la mienne, de grand-mère, elle n'a même pas de pèlerine noire sur les épaules. Melanía, toutefois, ce n'est pas de l'histoire, elle est si proche dans le temps qu'elle aurait pu être informée de ma naissance, n'étant morte que cinq mois auparavant; pour éviter des critiques peu amènes, ma mère lui avait tu qu'elle était enceinte une huitième fois, d'autant plus que cette grossesse à la quarantaine largement entamée n'avait rien d'un titre de gloire, malgré quelques antécédents pas tous honteux dans les villages alentour. Après mes parents, mes aînés ont colporté à propos de Melanía une poignée d'anecdotes, comme l'histoire des quatre (ou cinq?) chatons qu'elle avait décapités d'un coup de serpe, ou la recette des *patati e pasta* (je l'ai livrée ailleurs, ne nous y attardons pas), ou encore sa méthode pour tourner la polenta, ou la préférence pour une de mes sœurs qu'elle étalait sans vergogne, ou ses descentes à Locarno la hotte pleine de victuailles destinées à nos cousins. Elle n'en est pas moins insaisissable; l'inflexion de sa voix et sa présence ne me seront pas restituées. Les faits et gestes de cette étrangère dont une dizaine de photographies, tout au plus, montrent le visage,

se perdent dans un brouillard qui s'épaissit plus encore lorsqu'on confronte la mémoire familiale et les documents d'état civil ; ainsi fallut-il que ce soit moi, à dix-huit ans, qui révèle à mon père que sa mère avait eu deux sœurs décédées à l'âge adulte, il n'en avait jamais entendu parler et marmonna que la grippe espagnole avait décimé des générations entières, mais comme je me rendis compte par la même occasion qu'il ignorait que ses parents étaient cousins germains, je n'insistai pas. Le souvenir de ma grand-mère est un tissu si troué que Melanía n'attendait que d'être inventée à partir des dates nues et des indications lapidaires des registres de la paroisse et de la commune ; j'ai répondu à l'appel, me suivrez-vous ?

Pendant tout cet été de 1889, Melanía avait erré à travers les trois étages de la grande maison qu'on dirait échouée là comme un navire en perdition, posée au milieu d'un rectangle de pré à l'entrée du village de Costa lorsqu'on vient d'en bas, et donnant à voir au passant, à l'ouest, les deux séries de voûtes surmontant les galeries par lesquelles on accède aux chambres et aux combles où aujourd'hui les loirs dansent la sarabande, mais alors, ils n'auraient pu y trouver la moindre noisette, si profonde était la misère du père qui avait vraiment tout raté, hormis ses mariages. Le deuxième, surtout, car si le premier, qui avait duré neuf ans, n'avait pas été malheureux, il ne lui avait apporté ni aisance ni descendance : Lizía avait vingt ans lorsqu'il l'avait épousée, aucune

dot, pas de terres, et le fils né neuf mois après les noces était mort avant d'être sevré. Giovanni avait alors filé en France rejoindre des cousins enrôlés dans une équipe de manœuvres; l'émigration ne lui avait guère souri, et il mesura combien l'épouse hébergée entre-temps par ses parents s'était fanée quand une perche efflanquée au visage jauni lui ouvrit la porte à son retour. Dès ce soir-là, il ne la posséda pas moins avec rage, il avait soif d'un corps et il pensait aussi qu'il serait temps qu'elle enfante de nouveau. Lorsqu'elle agonisait couchée sur la *bisàca* de feuilles de hêtres, quelques mois après, et qu'elle fut plusieurs semaines sans pouvoir avaler même une cuillerée de *pan cöcc*, il se demanda s'il n'aurait pas dû la ménager davantage, mais elle avait vite basculé dans la *vitam aeternam amen*, et lui était reparti au-delà du Jura en quête de cette abondance qu'il ne rencontra pas plus que lors de sa première tentative. Il revint donc à Costa quatre ans plus tard, son quarantième anniversaire approchait, et c'est sur Paola qu'il jeta son dévolu, enfin un bon parti! Comme Lizia lorsqu'il l'avait cueillie, elle avait à peine la vingtaine et elle était ronde comme une pomme reinette, la benjamine des *passér*, à savoir des moinelles, on surnommait ainsi les sept filles du sieur Innocente qui d'innocent n'avait que le prénom. On le craignait loin à la ronde pour ses astuces de spéculateur; à cinquante ans, il était l'homme le mieux nanti de la commune, avec pourtant cette épine plantée dans le talon, pas d'héritier mâle,

les trois garçons qui auraient pu combler son orgueil de père n'avaient pas atteint l'adolescence, et Innocente avait dû avancer en âge entouré d'une engeance femelle qui le décevait par principe, pas surprenant qu'une attaque l'ait emporté alors que son négoce requérait encore sa présence et son flair. Des sept filles, cinq étaient alors mariées, ou plutôt quatre, puisque Vittoria était morte en couches et que son mari avait ensuite épousé Caterina, une des autres sœurs ; le solde, c'était Antonia, que la laideur condamnait au célibat, et Paola, encore aux lisières de l'enfance lorsque son géniteur avait été arraché aux siens, pour le soulagement de ses nombreux débiteurs. La veuve d'Innocente n'avait pas profité longtemps de sa disparition, quand les bourreaux s'éclipsent leurs victimes dépérissent, et les deux filles, la *zitella* montée en graine et la *scuanina*, étaient maintenant seules dans la demeure disproportionnée qu'Innocente avait fait bâtir pour proclamer sa réussite, il avait même exigé qu'il y ait autant de chambres que de filles, une pour chacune, quelle folie, se plaignaient les maçons habitués à des étages sans cloisons, et ces drôles de galeries, où avait-il été en chercher le modèle ? Giovanni n'eut qu'à se présenter devant Antonia et Paola pour être agréé, il n'avait plus un poil sur le crâne, une barbe drue, de grosses mains crevassées et une tournure de grand-père, mais la petite mourait d'envie de se blottir entre les bras d'un homme, espèce inconnue dont elle